



# Les amants réguliers

de Philippe Garrel

## Fiche technique

France - 2004 - 2h58

Réalisateur :

**Philippe Garrel**

Scénario et dialogues :

**Philippe Garrel, Marc Cholodenko & Arlette Langmann**

Montage :

**Françoise Collin, Philippe Garrel & Alexandra Strauss**

Musique :

**Jean-Claude Vannier**

Photo :

**William Lubchantsky**

Interprètes :

**Louis Garrel**

(François)

**Clotilde Hesme**

(Lilie)

**Eric Rulliat**

**Julien Lucas**

**Nicolas Bridet**

**Mathieu Genet**

**Raïssa Mariotti**

**Caroline Deruas-Garrel**

**Rebecca Convenant**

**Marie Girardin**



## Résumé

En 1969, un groupe de jeunes gens s'adonne à l'opium après avoir vécu les événements de 1968. Un amour fou naît au sein de ce groupe entre une jeune fille et un jeune homme de 20 ans qui s'étaient aperçus pendant l'insurrection...

## Critique

Non. Non. Là-bas... Prends ça. Pose-le. Il est pourri. Comète à toute vitesse échoue», la voix de François (Louis Garrel) crépite sur les dernières images du film de son père en manière de finale somnambule après trois heures de traversée baudelairienne à tomber à la renverse. On ne parle pas des **Amants réguliers** sans trembler et le film, par son ampleur de crépuscule, tel le soleil noyé dans son sang qui se

fige, a quelque chose de profondément intimidant, qui rend muet. Sans doute faut-il une persévérance (ou une indifférence) forcenée pour rester imperméable au bruit de fond terrifiant de l'époque, sourd à son nihilisme consumériste, à sa stupéfiante vulgarité béate et à ses prophéties à courte vue sur un avenir prometteur dont plus personne ne peut ignorer à quel point désormais il nous menace de toute part pour signer ce film impérieux comme un coup de canon, insolent comme un bras d'honneur. On en sort déniaisé, dégrassé, moins con et plus pur. Avec son format 1.33, format des premiers temps du cinéma, son noir et blanc (photo éblouissante de William Lubchantsky), le souffle de sa bande-son qui rend concret le silence entre les paroles des acteurs, **Les amants réguliers** est un film moderne du passé. Son étrange agencement temporel, à

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

la fois évocation de Mai 68 et reportage sur des jeunes gens d'aujourd'hui, produit un effet de révélation. Le film est à la fois une réponse à Bertolucci dont **The dreamers** hasardait une lecture uniquement sexuelle des prémices de Mai, et un hommage à **La Maman et la Putain** de Jean Eustache, tombeau 1971 de la révolte crevée sitôt levée. Louis Garrel, un peu plus beau et fascinant à chaque nouvelle apparition, était de la partouze bisexuelle de **Dreamers** et il joue ici comme Léaud chez Eustache, mêmes tics de la main, même diction saccadée, même air ombrageux, même sens du burlesque.

Dans la première partie, «*Les espérances de feu*», Garrel met en scène les barricades étudiantes, un long plan fixe, puis la fuite de François poursuivi par une dizaine de flics. Il finit sur les toits de Paris, le visage noirci de fumée et au petit matin, quand il se réveille, glacé, la fête est déjà finie. Une scène plus loin, Jean-Christophe, camarade d'insurrection, fait le point de la situation : «C'est foutu, maman. Les ouvriers sont en train de céder. Et les syndicats ont encore plus peur de la révolution que les bourgeois.» La partie suivante s'appellera sans appel «*Les espoirs fusillés*». Deux autres suivront : «*Les éclats d'inamertume*» et «*Le sommeil des justes*».

Le film s'installe dès lors dans une vaste demeure où une dizaine de personnages se croisent, échangent regards, paroles et situations selon le circuit inédit d'un Marivaux complètement défoncé, d'une saturnale ralentie où l'opium joue un rôle central à travers de grandes séquences

de préparation et de fumerie qui mettent la commotion, l'oubli et le rêve au cœur du projet garrellien. La communauté des amants et des amis, encore soudée par la brutale chaleur estomacante de la révolte. Ici s'apprennent comme en retombée d'inertie euphorique les gestes de l'art (l'un est poète, l'autre peintre, une autre fait de la sculpture...) en même temps que ceux de l'amour, sans attente ni impatience : «*Il me manque le repos, la douce insouciance qui fait de la vie un miroir où tous les objets se peignent un instant et sur lequel tout glisse*», déclame François à celle qu'il courtise galamment, Lilie (Clothilde Hesme), citant Musset.

Mais un processus de destruction travaille obscurément la liberté d'une jeunesse qui s'est choisi, contre tous les renoncements des parents, un mode d'être hédoniste et inquiet. La question demeure de la réalité ou non de cet événement politique de Mai qui leur a mis le sang aux tempes et la trouille au ventre. Entre la geste héroïque vécue comme une fulgurance et le désœuvrement océanique qui submerge lentement tous les possibles et étouffe tous les brasiers, le cinéaste trace un continuum, une succession d'actes inaccomplis qui répondent moins à un dessein individuel ou collectif conscient qu'à la marche aveugle d'une Providence qui s'applique sournoisement à dévorer ses enfants.

(...) En montrant l'épreuve des conflits multiples qui déchirent l'existence de l'individu autant que la société, Garrel livre une réflexion extraordinaire sur la manière dont le désenchantement a gagné le monde, tiédissant les

idées et les cœurs jusqu'à le rendre plus froid que la mort : «*Dans ce lit-là, il a dormi celui dont le regard s'éveille au hasard de ce ciel dans l'oubli*» est le dernier poème de François avant la nuit générique.

Didier Péron  
Libération - 26 octobre 2006

Au cours de sa longue filmographie, démarrée au milieu des années 1960, Philippe Garrel n'a jamais évoqué ouvertement les événements de mai 1968, ni les quelques années qui ont suivi, mais plutôt leurs conséquences (la fuite avec **Le Révélateur**) ou leurs prémices (avec **Marie pour mémoire**). L'échec de la lutte, la découverte de la drogue, les idéaux se heurtant à l'épreuve du quotidien, la revendication de la naïveté ou l'immaturité... Ces éléments sont autant de couleurs qui forment la superbe palette en N&B des **Amants réguliers**.

Sur le principe du chapitrage (l'écrivain et poète Marc Cholodenko participe à nouveau à l'écriture du scénario), Garrel débute ce film-fleuve par une incroyable évocation épurée des manifestations du boulevard Saint-Michel, dans un décor théâtralisé au fond noir où brûlent quelques carcasses de voitures. A la stature immobile des silhouettes, répond une bande-son riche et prononcée. (...) Ne pas rompre le fil de ces trois heures dévolues à l'émiettement d'un groupe, pieds nickelés ou figures sacrificielles d'une époque qui s'est elle-même brisée sur l'échec de ses idéaux, n'est pas chose aisée. Grâce à la partition hiératique du musicien Jean-Claude Vannier

(arrangeur de Serge Gainsbourg pour «*Histoire de Mélody Nelson*»), à la photographie dense de William Lubtchansky, chef opérateur de Jacques Rivette, ainsi qu'à la présence de Louis Garrel, propre fils du cinéaste dont le jeu repose sur un talent pour le comique tragique, doublé d'une aisance à mouvoir son corps lourd dans un état végétatif pourtant délicat, le cinéaste réussit son pari.

Aucune nostalgie ne semble prévaloir à cette évocation nourrie d'éléments autobiographiques épars. Avec dépouillement et confiance en une forme éprouvée par plusieurs réussites précédentes (**Liberté la nuit** ou **Sauvage innocence**), Garrel ne ressasse pas, mais affirme l'idée d'un cinéma dont l'exigence, l'idéal et la difficulté douloureuse à se révéler, rejoignent les aspirations belles et tragiques de ses personnages.

Julien Welter  
*arte-tv.com/cinema*

Un combat de rue, un songe opiacé, une histoire d'amour, des haines féroces : par la seule addition de ces éléments, on obtient une quelconque jeunesse. Mais il y eut un temps où ils se sont associés en une alchimie unique et mués en une aventure vertigineuse. **Les amants réguliers**, de Philippe Garrel, revient sur ce moment, Mai 68, pour en faire un film qui dure et s'envole, doux et cruel, poétique et romanesque.

Dès les premiers plans, **Les amants réguliers** passe brillamment le premier obstacle que le cinéma met sur sa route : la reconstitution d'époque. Combien de films pauvres (et **Les amants**

**réguliers** n'est pas un film à gros budget) se sont brisés sur les petits détails qui tuent (un code à côté d'une porte des années 1960, une antenne de télévision contemporaine sur un toit).

Il y a peut-être de ces dissonances dans quelque coin de plan, mais on ne les voit pas. On ne voit que les corps et les visages de très jeunes gens, tendus par un appétit insatiable. Ils sont filmés dans un noir et blanc très beau (la photographie est de William Lubtchansky), qui évoque le passé, mais n'appartient qu'au temps de ce film-là, et passent dans les rues d'un Paris un peu intemporel qui évoque les années 1960 (voitures, uniformes) sans sombrer dans l'obsession de la reconstitution.

(...) Il n'est pas question ici de la possibilité de la révolution (s'il est une chose que Garrel tient pour acquise tout au long du film, c'est l'impossibilité d'une victoire - militaire ou politique - sur l'ordre établi), mais de la traversée d'un instant comme un cercle de feu, une épreuve qui oblige aux choix les plus douloureux. La violence armée ou le repli communautaire, la politique ou l'art. Philippe Garrel filme cette nuit d'émeute, qui se conclut par une fuite éperdue, avec une exactitude hallucinée qui fait oublier que les figurants ne sont qu'une poignée, que la barricade est haute comme trois pommes. Il étire et contracte le temps qui passe pour les émeutiers, entrecoupe l'ennui de moments de panique.

Et pourtant, malgré la réalité de ces sensations, ses personnages restent des figures splendides, qui semblent flotter un peu au-dessus du chaos. Cette relation

brève et puissante des «événements» n'occupe que le tout début du film, sans doute à l'image de la place qu'ils tinrent dans la vie de cinéaste de Garrel, qui avait déjà réalisé deux courts et un long métrages quand il eut 20 ans, en 1968.

Le reste du film, plus de deux heures, est situé dans les plis de la petite société qui s'est constituée au gré des contrecoups de l'après-Mai. On est dans un hôtel particulier dont a hérité Antoine (Julien Lucas). Il héberge un peintre, un révolutionnaire, un poète - François - et des filles qui vont et viennent (parmi les contrecoups évoqués plus haut, la libération de la femme a épargné ce microcosme). C'est une petite foule à laquelle le cinéaste applique le même regard que celui qu'il vient de porter sur l'épisode révolutionnaire : à la fois très exact et très poétique. Dans sa description d'Antoine, Garrel est d'une cruauté presque flaubertienne.

Le jeune acteur qui tient le rôle, prête à l'héritier une arrogance sensuelle qui suscite à parts égales, fascination et répulsion. Pour cimenter la petite société qui s'est constituée autour de lui, Antoine compte sur l'opium, dont il fait grand usage. Il fait des visites chez le dealer des épreuves initiatiques et utilise la dépendance qu'il a suscitée chez ses amis pour assurer sa domination. La seule idée d'avoir préféré l'opium à tout autre stupéfiant donne à cette mise en scène un caractère onirique, qui tient au caractère cérémonial de la fumerie, échappant à la violence dépressive de l'héroïnomanie.

(...) En cet aspect comme dans les autres, Philippe Garrel fait

tout le contraire de ce qu'a fait Bernardo Bertolucci dans **Innocents [The dreamers]**, déjà situé en mai 1968, dans lequel jouait déjà Louis Garrel. Là où le cinéaste italien s'abîmait dans la contemplation de jeunes corps dénudés, l'auteur de **La Cicatrice intérieure** ne dit jamais mieux l'amour entre François et Lilie que lorsqu'il les filme déambulant chastement dans les rues. D'ailleurs Garrel affirme discrètement cet antagonisme quand il fait interpellier Bertolucci par Clotilde Hesme, qui, au hasard d'une conversation, énonce le nom de l'auteur du **Dernier Tango** face à la caméra. (...)

Thomas Sotinel  
*Le Monde - 26 octobre 2006*

## Le réalisateur

Enfant très créatif, mais s'ennuyant à l'école, Philippe Garrel réalise à 13 ans son premier court métrage, **Une plume pour Carole**, qu'il détruit aussitôt. En 1964, il fait ses vrais débuts avec **Les Enfants désaccordés**, suivi de plusieurs autres courts métrages. Il passe au long en 1967 avec **Marie pour mémoire**, Grand Prix du Festival de Biarritz. Très tôt, deux influences se dessinent : celles de Jean-Luc Godard et du Velvet Underground. En 1969, Garrel rencontre celle qu'il nomme la «souterraine de velours» : Nico, icône rock qui sera sa partenaire en 1972 dans **La Cicatrice intérieure**, film-culte sur l'errance dont elle com-

pose également la musique. En 1975, **Un ange passe** et Nico demeure. Garrel poursuit sa quête d'un absolu de l'image tout en distillant dans son œuvre des «substituts de lui-même». En 1982, il décroche le Prix Jean-Vigo pour **L'enfant secret**, une œuvre qui mêle une nouvelle fois amour, création et filiation. Un an plus tard, **Liberté la nuit**, avec son père dans le rôle principal, est très remarqué au Festival de Cannes. Cet enfant de la Nouvelle vague participe à la même époque au projet **Paris vu par... vingt ans après**. En 1989, **Les Baisers de secours** marque le début d'une longue collaboration avec le romancier Marc Cholodenko. Optant pour une narration plus traditionnelle, Garrel, cinéaste de l'intime, n'en continue pas moins de tisser une œuvre très personnelle, comme en témoigne en 1991 l'introspectif **J'entends plus la guitare**, Lion d'argent à Venise. Adeptes de la première prise, amoureux du noir et blanc (**La Naissance de l'amour**, 1993), Garrel donne à ses films des titres poétiques et mystérieux (**Le cœur fantôme**, **Sauvage innocence**). Cinéaste marginal, il fait pourtant appel à Catherine Deneuve pour **Le Vent de la nuit** (1999), constat désespéré dans lequel on retrouve toutes ses obsessions (la rupture sentimentale, la drogue, la fin des idéaux politiques). Il obtient en 2005 un nouveau Lion d'Argent du Meilleur réalisateur pour son film-fleuve **Les amants réguliers** (...)

[www.allocine.com](http://www.allocine.com)

## Filmographie

Téléfilm :

**Anémone** 1966

Courts métrages :

**Les Enfants désaccordés** 1964

**Droit de visite** 1965

**The Who** 1966

Longs métrages :

**Marie pour mémoire** 1967

**Actua 1** 1968

**Le Révélateur**

**La Concentration**

**Le Lit de la vierge** 1969

**La Cicatrice intérieure** 1970

**Athamor** 1973

**Les Hautes solitudes** 1974

**Un ange passe** 1975

**Le Berceau de cristal**

**Le voyage au jardin des morts** 1976

**Le Bleu des origines** 1978

**L'Enfant secret** 1979

**Liberté la nuit** 1983

**Elle a passé tant d'heures sous les sunlights...** 1984

**Paris vu par... vingt ans après**

**Les Ministères de l'art** 1988

**Les Baisers de secours** 1989

**J'entends plus la guitare** 1991

**La Naissance de l'amour** 1993

**Le Cœur fantôme** 1996

**Le Vent de la nuit** 1998

**Sauvage innocence** 2001

**Les Amants réguliers** 2004

### Documents disponibles au France

Revue de presse importante

**Pour plus de renseignements :**  
tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)